

Quel temps !

Enfant, le monde m'apparaissait comme un héritage dont la véritable jouissance était sans cesse remise à plus tard. Tellement plus tard que le monde lui-même, en attendant, semblait prendre le parti de s'absenter. Il se retirait et me laissait en une sorte d'entracte, où je demeurais sans distraction. Alors des questions survenaient, qui concernaient la nature immédiate des choses que le monde, en se retirant, avait abandonnées à ma curiosité. Allant sur mon vélo, nonchalamment, montant et descendant la rue, je promenais ces questions. Elles se perdaient d'abord dans le décompte des allées et venues, et puis, la fatigue aidant, elles revenaient.

Et parmi elles celle-ci, particulièrement tenace : lors de mes déplacements, qu'advenait-il de l'enveloppe vide de

moi que je laissais derrière moi ? L'air cicatrisait-il si bien sur mon passage qu'on n'y puisse rien remarquer de résiduel ? Existait-il une succession d'enveloppes produite par mon mouvement ? Était-ce plutôt comme un tunnel ?

Et je me retournais sans aucune discrétion afin de vérifier ce qu'il advenait de ces emplacements, à l'instant laissés « vides de moi », et dont la création ne cessait jamais. Car toujours s'ouvrait la gueule du temps qui n'en finissait pas de bailler et de produire la suite de ces espaces instantanés qui se perdaient sans qu'on n'y puisse rien. À ce train-là, la bicyclette prenait une allure courbe et quelqu'un intervenait bientôt qui se scandalisait de voir ce gosse rouler à gauche en regardant franchement derrière lui.

Ma santé mentale n'était pas en cause. On disait : « il s'amuse », mais simplement, j'étais averti qu'en adoptant cette conduite je ne vivrais pas vieux.

Comme j'allais généralement nulle part, j'avais alors bien du temps pour envisager des questions qui disparaîtraient plus tard, roulées dans la vague des projets qui vous font abandonner le point A pour aller en B, où quelqu'un vous attend pour faire quelque chose.

Parfois il me semble que le temps se brisait... Le beau fixe, tout excès retombé, offrait le monde désarmé et le bleu du ciel ne restait plus là-haut comme un plafond, il venait jusqu'ici, il atterrissait vraiment, à plat sur toute la terre. Il se prenait dans les vêtements des femmes du

boulevard, des femmes qui sortaient du parc et aussi de celles qui remontaient le chemin du lac où les chevaux buvaient encore. Elles étaient lentes, elles ne se montraient pas, elles se laissaient voir. La chronologie cessait de battre. Elle nous laissait aller, contourner les haies, aller voir. Tout allait. Et ce qui manquait ne nous regardait pas. La durée semblait perdue, le temps avait l'air de s'être pendu. Le bleu prenait toute la place. Il me semble que parfois c'était ainsi.

Mais, probablement par distraction, ou par fatigue, on laissait finalement l'Instant retrouver son allure bornée. Il redevenait alors cet objet qui tombe, ce temps perdu à chaque instant.

Tout un été, sur mon vélo, j'ai poursuivi discrètement la traque de l'instant passé. Bien que persuadé de mon dilettantisme en cette affaire, j'imaginai pouvoir en me retournant vite retrouver l'instant à peine écoulé et, d'un coup d'œil farouche, lui décocher comme un éclair ultraviolet, un éclat de présent.

Le cousinage effrayant du temps et de la mort ne me souciait guère. Les promesses paradisiaques de la foi catholique et la science des années cinquante (qui promettait elle aussi), suffisaient à me distraire du tragique rendez-vous. Non, ce qui m'intriguait pour de bon était l'existence même de ce matériau que je découvrais : le temps qui était là et qui passait.

En dépit de telles petites manies qui étaient comme des parasites nerveux, je conservais une bonne santé ; un

équilibre suffisant évitait qu'on soupçonnât chez moi l'existence d'un génie inquiétant ou d'une débilité affligeante.

Une seule fois j'ai failli me faire prendre, par une sorte de lapsus formé dans la précipitation. Ce fut simple et bref. Voici comment. Je déboulais comme souvent, au coin du cimetière, j'évaluais la densité du gravier qui bordait le virage : il s'agissait de passer d'une sorte de venelle, un chemin de terre, à une route goudronnée. La manœuvre était intéressante mais, pour la réussir à bonne allure, il fallait serrer les dents. J'étais très concentré, tout s'est très bien passé et là, je me suis trouvé nez à nez avec un grand bonhomme tout blanc, un plâtrier que je connaissais bien, qui m'a appelé par mon prénom.

J'ai freiné avant de mettre pied à terre. « Pourquoi tu vas si vite ? » J'ai dit : « je veux rattraper le temps ! ». Je suis reparti doucement tandis qu'il me criait : « mais qu'est-ce que tu racontes ? tu veux rattraper quoi ? » Le soir même il est venu à domicile faire part de ma « sortie »... Il fallait que ma réflexion fût commentée, mise à sa place, dans le cadre de ces mots qu'on dit être d'enfants...

On est passés à table, Jean est resté dîner et la conversation s'est fixée sur un sujet inoffensif : la guerre. Elle était finie. À les entendre, on aurait toutefois dit que c'était hier, la débâcle et l'exode, les équipées à vélo, utilitaires ô combien ! Autre chose que mon cyclisme de rêve.